

LE DEVELOPPEMENT DU CONCEPT DE VALEUR

de Quesnay à Marx et ses conséquences

par A. BENACHENHOU *

« Celui qui ne peut rendre compte des trois mille ans qui l'ont précédé, qu'il reste à errer dans l'obscurité et vive au jour le jour ».

Cette réflexion pourrait servir à justifier toute étude d'histoire de la pensée économique. Bien plus, lorsque la compréhension des œuvres passées est nécessaire à la réflexion sur les problèmes nouveaux, la tâche s'impose catégoriquement - les controverses contemporaines sur la théorie des prix et de la répartition, de la monnaie et de l'inflation incitent à rechercher les moyens sinon de clore les débats, du moins de tenter d'y participer.

La voie d'accès nous semble encore résider dans une meilleure compréhension du phénomène de la valeur, ne serait-ce que parce qu'il est au centre des premières réflexions de théorie économique.

Cette étude sera consacrée à l'exposé des développements du concept de valeur de Quesnay à Marx et de leurs conséquences immédiates. Elle ne justifie pas l'hypothèse d'un progrès linéaire dans l'élaboration des instruments d'analyse économique mais propose l'idée qu'aucun savant, n'élabore directement sa théorie sur l'observation ou la conception de la réalité mais à travers les théories déjà existantes, quelle que soit l'importance de la « coupure épistémologique ».

Cette étude comprendra deux parties :

— l'apparition et le développement de la catégorie : principe producteur non-marchand, fondement de la valeur.

— les conséquences immédiates de l'existence d'un bien non marchand comme fondement de la valeur.

* Chargé de cours à la Faculté de Droit et des Sciences Economiques d'Alger.

PREMIERE PARTIE

L'apparition et le développement de la catégorie : principe producteur non marchand, fondement de la valeur

De Quesnay à Marx, le développement de la théorie de la valeur s'est opéré contre la réflexion des physiocrates, au delà des ambiguïtés de la pensée d'Adam Smith, grâce à la tentative ricardienne que Marx situe dans son objet propre. Reprenons chacun de ces points.

Section I : La théorie de la production des matières chez les physiocrates.

Pour François Quesnay, chef de file des Physiocrates, l'unique facteur de la production est la Nature. Les instruments de travail et le travail lui-même ne sont que des moyens d'augmenter la productivité de la terre. Leur utilisation suppose l'existence « d'avances » pour nourrir les hommes et les bêtes, ensemençer et remplacer le matériel usé lors de la production.

Le schéma de production est le suivant :

$$\alpha \text{ (avances Primitives) (1) + Avances Annuelles (1) } \longrightarrow \text{Produit Brut}$$

Le produit brut permet l'amortissement des avances et le reste constitue le surplus selon le schéma suivant :

$$\text{(Avances Primitives) (1) + Avances Annuelles } \longrightarrow \alpha \text{ A. Primitives + } \\ \alpha \text{ Avances Annuelles + Surplus.}$$

(1) Quesnay appelle Avances annuelles les avances faites pour chaque cycle de production dont la temporalité est fixée par la Nature. Les Avances Primitives sont l'ensemble des biens nécessaires à la production mais utilisables pendant plusieurs cycles de production : instruments de production, bâtiments etc.

α représente la fraction utilisée au cours d'un cycle de production.

Le surplus ou produit net se forme par soustraction des avances annuelles et de la partie utilisée des avances primitives. Ainsi, la Nature ne produit qu'en surplus de la consommation nécessaire. Personnifiée dans les propriétaires de biens-fonds, elle emploie des hommes et des bêtes et le maintien de son pouvoir productif suppose leur amortissement. De période en période, la reproduction simple peut se représenter de la manière suivante :

| | |
|-----------|--------------------------------------------------------|
| Période 1 | $\alpha (A p) + A a \rightarrow \alpha (A p) + Aa + S$ |
| | $\downarrow \xrightarrow{\hspace{10em}} \uparrow$ |
| Période 2 | $\alpha (A p) + A a \rightarrow \alpha (A p) + Aa + S$ |

La production est présentée comme une création au delà de la consommation intermédiaire nécessaire. La reconstitution du capital (les avances) est une nécessité de la production. Le produit net créé revient aux propriétaires fonciers. A ce niveau l'idée essentielle à retenir est celle de la définition du Revenu national : il est constitué par le produit net. Les salaires versés aux travailleurs ne s'imputent pas sur ce revenu national mais constituent la contrepartie de l'amortissement des avances. Les salaires sont une consommation intermédiaire nécessaire, comme l'est la nourriture du bétail. En aucun cas ils ne constituent une catégorie de revenus similaire aux rentes des propriétaires fonciers (1).

Ceci étant, quelle analyse Quesnay fournit-il du travail non agricole ? La définition même de la source de la production, la Nature, impose la stérilité de l'industrie et de l'artisanat : ici la Nature est absente, et l'activité artisanale s'analyse comme une simple transformation de richesses/matières préexistantes en richesses/matières qualitativement différentes.

Mais comment peut-on être sûr qu'elles sont quantitativement égales : en d'autres termes, comment peut-on affirmer que l'artisan est simplement stérile et non pas nuisible.

L'activité artisanale ne peut-elle pas produire une déperdition des matières ? Quesnay ne répond pas ; le rapport entre les richesses utilisées et les richesses produites, est impossible à établir : il n'y a pas de commune mesure de ces biens hétérogènes. Dans l'agriculture l'identité des impôts et des outputs, par exemple en blé, rendant inutile la recherche d'un étalon de mesure. La production artisanale impose la nécessité de cet étalon. Que valent les biens utilisés et les biens produits ?

(1) L'idée que Quesnay aurait confondu analyse des relations inter-industrielles et formation du revenu national résulte de l'incompréhension de la nature du salaire chez cet auteur. Aussi l'analogie entre les travaux de Quesnay et ceux de la comptabilité nationale nous semble excessive. Elle a pourtant été établie à plusieurs reprises. Voir par exemple l'ouvrage collectif « François Quesnay et la Physiocratie » I.N.E.D. 1958.

En outre, même dans l'agriculture, la reconstitution du capital suppose des échanges. Quelle est la norme de ces échanges. Comment se forment les prix Quesnay ne répond pas.

Au total, chez Quesnay, la production est tantôt un apport net au delà de la consommation intermédiaire nécessaire (grâce à la Nature) tantôt une simple transformation des richesses préexistantes (dans les autres activités). Adam Smith poursuit l'analyse dans la première direction en substituant le travail à la Nature, comme source unique de la production des richesses.

Section II : L'ambiguïté de la pensée d'Adam Smith.

Cette ambiguïté réside dans l'incohérence entre l'analyse de la source des richesses et celle de la valeur. L'une affirme l'idée de production, l'autre la nie.

Dès les premières lignes de son ouvrage, A. Smith opère un renversement complet de la pensée de Quesnay : il affirme que le travail est la source unique des richesses et les développements consacrés à la division du travail montrent que la terre et les instruments sont des investissements opérés en vue de l'accroissement de la productivité du travail.

L'affirmation de l'unicité du facteur de production laisse à penser, au niveau de la création des richesses, qu'A. Smith suit ou va suivre l'analyse de la production conçue comme production au delà de la consommation nécessaire aux travailleurs. La consommation est un imput dans le processus de production qui s'analyse comme une création nette. Mais Smith refuse d'en rester à cette problématique de la matière créée pour se préoccuper des problèmes de la valeur des biens.

L'analyse de la valeur entraîne A. Smith à nier la notion de production nette, stérilisant ainsi sa première approche.

A — *Mesure interne et mesure externe de la valeur*

A. Smith, analysant le système capitaliste, nous déclare très clairement rejeter la détermination de la valeur d'un bien par le temps de travail nécessaire à sa production en faveur de sa détermination par le travail contre lequel ce bien est susceptible de s'échanger. Ainsi le travail, seul producteur des richesses ne détermine pas leur valeur. Quelle en est la raison ?

A. Smith centre son analyse sur la *détermination quantitative* de la valeur avant de s'interroger sur la notion même de valeur. *La valeur est d'abord valeur d'échange*. Elle est expression quantitative de l'échange.

Dans le chapitre VI de la « Richesse des Nations », Smith écrit : « Dans ce premier état informe de la société qui précède l'accumulation des capitaux et l'appropriation du sol, la seule circonstance qui puisse fournir quelque règle pour les échanges, c'est à ce qu'il semble, la quantité de travail nécessaire pour acquérir les différents objets

d'échange... C'est naturel que ce qui est ordinairement le produit de deux jours ou de deux heures de travail vaille le double de ce qui est ordinairement le produit d'un jour ou d'une heure de travail » (1).

Ainsi le travail constitue-t-il la mesure interne de la valeur d'échange. Il en est aussi la mesure externe : l'échange des marchandises peut être considéré comme l'échange de deux quantités de travail égales. On peut alors affirmer que la valeur d'une marchandise est égale à la quantité de travail contre laquelle elle peut s'échanger. Le travail devient la mesure externe de la valeur d'une marchandise. Mais cette analyse le pose en même temps comme un bien échangeable, *un bien marchand*. De même la marchandise devient dans l'équivalence le « salaire » du travail, et on peut sans problème la remplacer par une marchandise appelée Argent contenant la même quantité de travail. Dans cette deuxième conception, une marchandise vaut parce qu'elle permet d'acheter une certaine quantité de travail et aussi parce qu'elle contient une certaine quantité de travail. Mesure interne et mesure externe de la valeur coïncident.

A. Smith s'intéresse alors à l'échange dans le cadre d'une économie capitaliste : le travail est une marchandise que l'on peut acheter : son prix est le salaire.

Dans le cadre de l'économie capitaliste, ce n'est pas la quantité de travail contenu dans l'argent (fonctionnant comme capital) qui règle la quantité de travail que l'on pourra acheter grâce à cet argent.

« Il est clair, écrit Adam Smith, qu'il sera encore dû une quantité additionnelle pour le profit du capital qui a avancé les salaires de ce travail et qui en a fourni les matériaux » (2).

Dès lors, le prix d'une marchandise comprend des salaires et des profits proportionnels au capital. Cette constatation amène Smith à délaïsser la mesure interne de la valeur d'une marchandise par le travail pour ne retenir que sa mesure externe.

Cette première démarche le conduit à la négation de la notion de production nette. En effet, A. Smith va maintenant proposer une autre théorie de la valeur.

B — *La théorie des coûts de production et la négation de la production nette.*

A plusieurs reprises, malgré ses confusions sur la valeur, Smith affirme que le profit et la rente sont des prélèvements opérés sur la valeur ou le produit du travail (3). Cette conception ouvre la voie à une analyse de la production nette de valeur cohérente avec l'affirmation initiale de la production nette de richesses.

(1) « Recherches sur la nature et les causes de la Richesse des Nations »

(2) idem p. 76.

(3) voir tout le chapitre VI . « Des salaires du travail ».

A. Smith va remettre en cause cette dernière conception ; cette erreur le conduit à une négation de la production nette de valeur.

Après avoir affirmé que la rente était un prélèvement sur le produit valeur du travail Smith en arrive à affirmer que l'origine de la rente se trouve dans la productivité supérieure du travail agricole, dans le « travail » que la terre effectue « à côté des hommes ».

« Outre le capital du fermier et tout son profit, ils provoquent encore la reproduction régulière de la rente du propriétaire foncier. Celle-ci peut-être considérée comme le produit des forces de la nature... » (1).

Ceci ouvre la voie à l'exposé que fait A. Smith sur le prix naturel et le prix du marché dans le Chapitre VII de son ouvrage.

Pour Smith, la valeur dépend maintenant de trois facteurs :

« Salaires, profit, rente sont les trois sources primitives de tout revenu, aussi bien que de toute valeur échangeable » (2).

Par cette phrase, A. Smith confond la sphère de la production et la sphère de la répartition. Dans la mesure, pense-t-il maintenant, que des revenus sont attachés au capital et à la terre, puisque aussi la mesure interne de la valeur par le travail est impossible, ne peut-on pas dire que la répartition de la valeur de la production est une seule et même chose que cette production de valeur elle-même. Adam Smith franchit le pas, niant la production nette.

A. Smith, après avoir affirmé que la valeur créée par le travail se distribuait entre les différents revenus, recompose la valeur de la marchandise, appelée maintenant « prix naturel », par la sommation des « taux naturels » des salaires, des profits et des rentes. Cette théorie du « coût de production », qui ne saurait être en aucun cas assimilée à la théorie de la valeur travail, entraîne Smith à nier la production nette. Lorsqu'une marchandise est vendue à son prix naturel, elle « est alors vendue précisément ce qu'elle vaut ou ce qu'elle coûte réellement à la personne qui la porte au marché » (3).

La personne qui assume la tâche de production ne fait que restituer à l'économie ce qu'elle lui a pris par ailleurs, la concurrence se chargeant d'imposer cette restitution. La production est simple transformation : sa valeur existait avant elle-même. Ainsi, pour avoir confondu production de richesses et production de valeur, pour avoir considéré le travail comme bien marchand, Smith en arrive à recomposer la valeur de la marchandise à partir de ses composantes, niant ainsi la production nette ; l'activité de production dans son ensemble est pur amortissement, pure restitution aux facteurs de production des richesses créées par leur soin. Mais cette conception est pure tautologie. Voyons cela à propos du taux naturel des salaires. Comment est-il déterminé ?

(1) « Richesses des nations » : op. cité p. 160.

(2) idem p. 81.

(3) idem p. 86.

Dans le chapitre sur les salaires Smith nous dit que le prix du travail est égal au prix des biens de subsistances de l'ouvrier et de sa famille. Mais le prix de ces subsistances n'est-il pas lui-même, en partie, déterminé par le taux naturel du salaire ? Nous sommes pleinement dans un cercle vicieux.

Aussi A. Smith inaugure-t-il, en analysant chaque partie indépendamment du tout, une tradition dans l'analyse du revenu national et de son prix. Cette conception a des conséquences immédiates : A. Smith exprime pour la première fois la théorie de l'inflation par les coûts.

Ainsi écrit-il « L'augmentation qui survient dans les salaires du travail, augmente nécessairement le prix de beaucoup de marchandises en haussant cette partie du prix qui se résoud en salaires » (1).

Notons bien que cette augmentation est directement liée au caractère immédiat de la théorie du prix naturel. La critique qui peut en être faite doit passer par la critique de la théorie du prix naturel. Elle sera opérée par Ricardo.

Section III : L'affirmation de la théorie de la « valeur absolue » par David Ricardo.

Le premier système cohérent reposant sur la théorie de la valeur - travail est proposé par David Ricardo. Très rapidement cependant, ce système connaît des critiques violentes et vers 1830, la théorie de la valeur travail n'a plus de soutien en Angleterre (2) Pourquoi ?

Dans son excellente édition des œuvres de Ricardo, M. Sraffa nous montre que la théorie de la valeur travail est présente chez Ricardo dès 1810 et ceci à l'occasion d'un débat sur les questions monétaires à propos desquelles on avait réuni le « Bulletin Committee » (3).

A propos de Ricardo, il est nécessaire de préciser notre vocabulaire - Appelons :

Valeur ou « valeur absolue » : le rapport d'une marchandise à une non marchandise

Valeur d'échange ou relative : le rapport de deux marchandises réelles.

Prix : rapport de deux marchandises dont l'une est l'or.

Ricardo affirme l'existence de la « valeur absolue » c'est-à-dire de la valeur indépendamment du caractère qu'elle prend lors de l'échange. Mais l'orientation de sa recherche l'empêche de spécifier les caractères de la valeur et du principe producteur.

(1) « Richesse des Nations » op. Cité, p. 76.

voir aussi p. 93 « le prix naturel varie lui-même avec le taux naturel de chacun de sa partie constituante de salaire de profit, le fermage.

(2) L'histoire est bien racontée par R. Meek : « Studies in the labour theory of value » Londres 1956 p. 124 et suivantes.

(3) Chargé justement de discuter des problèmes de l'inflation.

A — *L'affirmation de la « valeur absolue ».*

Contrairement à Smith, Ricardo n'aborde pas le problème de la valeur-travail au niveau de l'échange directement. La distinction entre la valeur et ses formes est ébauchée dans son œuvre (1).

Ricardo pose la conception suivante : la valeur est présente dans les échanges mais elle leur préexiste.

Ainsi écrit-il :

« Je ne dis, me semble-t-il, que le travail dépensé dans une marchandise est la mesure de sa valeur d'échange, mais de sa valeur absolue. J'ajoute alors que la valeur d'échange est réglée par la valeur absolue, et par conséquent est réglée par la quantité de travail dépensé » (2).

Ricardo ne dit pas : ces biens se valent parce qu'ils sont donnés en échange l'un pour l'autre. Car dans ce cas :

« Deux marchandises varient en valeur relative et nous aimerions savoir dans laquelle la variation a pris place » (3). Il affirme au contraire, que préalablement à l'échange, les biens ont une valeur. La valeur ne désigne pas simplement une équivalence post-factum. La valeur (objective ou absolue) est le rapport d'équivalence entre une marchandise et un objet non marchand. C'est l'affirmation du principe producteur, catégorie non marchande.

Dans une lettre à Malthus, Ricardo affirme encore la nécessité pour les marchandises entrant en rapport, de posséder une « qualité » commune, d'être préalablement - déterminées comme « valeur absolue » (4).

Ricardo a ainsi une conception très claire des relations entre la valeur et ses formes mais il n'analysera jamais la première indépendamment de la seconde. Il se contente de dire qu'en cas de variation relative de la valeur de deux marchandises, il faut observer quels ont été les changements dans les conditions de production. Pure affirmation de principe. Les caractères du travail, principe producteur, ne sont nullement déterminés. Il reste à montrer pourquoi Ricardo a renoncé à continuer dans cette voie.

B — *L'orientation de la recherche de Ricardo.*

Ricardo s'intéresse particulièrement à l'accumulation du capital et à sa source, les profits. Aussi se lance-t-il dans la recherche d'un

(1) Pour rendre justice à Ricardo, il nous faut bien signaler que cette distinction ne lui est apparue importante qu'à la fin de sa vie.

(2) D. Ricardo : *Works and correspondence*. 10 volumes. Cambridge 1951. 1955 tome IX p. 2. Voir aussi le dernier écrit de D. Ricardo « Valeur absolue, valeur d'échange » t. IV p. 357 et suivantes.

(3) D. Ricardo *Works* Tome 1 p. 17.

(4) Lettre à Malthus *Works* tome IX p. 83 voir aussi la même idée Tome I p. 17 et page 284.

étalon invariable des valeurs capable de mesurer les parts respectives des salaires des profits dans le revenu national. Celui-ci, somme d'heures de travail, doit être réparti. Comment trouver une mesure des parts respectives des salaires et des profits qui soit elle-même indépendante de la répartition du revenu national. Ricardo a vainement cherché cette marchandise négligeant sa recherche sur la valeur et son fondement.

Section IV : La qualification du principe producteur non marchand : le travail abstrait dans la pensée de Marx.

Contrairement à A. Smith et David Ricardo, K. Marx a clairement distingué la « substance » et la « forme » de la valeur et grâce à l'analyse de la substance de la valeur, a étudié le développement historique de ses formes. C'est au terme d'une critique de l'explication de la valeur par les revenus qui la composent ou par l'offre et la demande que Marx élabore la notion de « substance » de la valeur comme indépendante de ses formes : le travail abstrait.

Certes, écrit Marx :

« La valeur d'échange apparaît d'abord comme un rapport quantitatif, comme la proportion dans laquelle des valeurs d'usage d'espèce différente s'échangent l'une contre l'autre » (1).

Mais la mise même en relation de ces marchandises, suppose l'existence d'une qualité commune : celle d'être les produits du travail humain qui en fonde la valeur. Le problème est de montrer comment les déterminations préalablement dégagées de la valeur s'expriment dans la valeur d'échange.

Comme valeurs d'abord, les marchandises sont qualitativement identiques, de même substance, des « expressions objectives d'un travail identique » (2). Ce travail dont parle Marx est le travail abstrait. Pour avoir différencié la valeur de ses formes, Marx conçoit le double aspect de la marchandise comme bien utile et comme valeur d'échange. Si l'utilité de la marchandise renvoie à la définition d'un travail concret, producteur de richesses avec l'aide du capital, la valeur d'échange de la marchandise renvoie elle-même non pas au travail concret mais au travail humain, principe producteur de valeur mais lui-même n'ayant pas le caractère de marchandise. Le caractère social de ce travail abstrait est lié au niveau de développement des forces productives de la société considérée et des besoins sociaux qui s'expriment.

Aussi bien, Marx a-t-il qualifié la notion ricardienne de bien non marchand au terme d'une critique portant en elle-même le germe du nouveau concept (3). Il faut voir, à présent, les conséquences immédiates du développement du concept de valeur travail.

(1) K. Marx : « Le capital » Livre I, tome I p. 52. Les éditions sociales.

(2) idem p. 59. Ainsi Marx écrit-il : « Les changements réels dans la grandeur de la valeur ne se reflètent point... ni clairement, ni complètement dans leur expression relative ».

(3) Cette démarche ne saurait trouver un exposé ici.

DEUXIEME PARTIE

Les conséquences immédiates de la théorie de la valeur travail

Les conséquences que tirent David Ricardo et Karl Marx de leur théorie de la valeur vont être, bien entendu, à la mesure du degré de qualification que chacun d'entre eux a donné au caractère du principe producteur non marchand. Tout en gardant en vue cette différence de conceptions, on peut regrouper les conséquences autour de trois idées :

- la valeur est à partager.
- la monnaie est déterminée.
- la production nette existe.

Pour chacune de ces trois idées, il faudra montrer très clairement où passe la ligne de partage entre les conceptions des deux auteurs.

Section I : La valeur est à partager

Ricardo pose à partir de la théorie de la valeur, la nécessité de la complémentarité des salaires et des profits. Pour Marx, le partage de la valeur relève de l'analyse de la valeur de la force de travail et de la production de plus value.

A — *La complémentarité des salaires et des profits chez Ricardo.*

La théorie de la valeur de Ricardo, dont on a vu précédemment le caractère trop « quantitatif » lui permet du moins, au prix d'une certaine insuffisance (1), d'affirmer la stérilité de la théorie du « coût de production ».

Ricardo s'oppose à la théorie du « coût de production » de Smith dont le résultat était de récomposer la valeur de la production à partir de ses composantes et ainsi de nier toute analyse de la répartition. En effet, toute augmentation des salaires signifie automatiquement un produit accru et la répartition du revenu national est un problème absurde (2).

(1) En effet, Ricardo n'a jamais résolu la contradiction entre la théorie de la valeur et l'échange entre le capital et le travail, qui avait induit A. Smith en erreur.

(2) C'est d'ailleurs un trait étonnant de la pensée de Smith : son chapitre sur les « salaires du travail » est au contraire celui qui traduit le plus la réalité des antagonismes sociaux à propos de la répartition du revenu national.

Pour Ricardo au contraire, le revenu national est une donnée globale issue de la totalité du travail dépensé. Il ne se forme pas, comme chez Smith, de la somme des salaires et des profits. La division est logiquement seconde par rapport à la production. La formation du produit est création et non pas jonction d'éléments. Le produit, par correspondance à sa valeur travail, est formé d'une seule pièce et les compartiments salaires et profits sont pris sur un produit déjà formé.

Ricardo écrit à ce propos :

« A. Smith, et tous les auteurs qui l'ont suivi, ont tous sans exception à ma connaissance, soutenu qu'une hausse dans le prix du travail devait nécessairement entraîner une hausse dans les prix de toutes les marchandises. J'espère avoir démontré qu'une telle opinion n'est pas fondée » (1).

La démonstration sur la base de la valeur travail est la suivante : puisque les échanges se conforment aux valeurs absolues pré-déterminées, ils se font dans l'équivalence. Les profits ne peuvent donc pas se former dans les échanges. Ils sont une prise sur la valeur créée par le travail.

Aussi bien Ricardo pense-t-il que les salaires et les profits, se partageant une valeur antérieure, ne peuvent croître qu'au détriment l'un de l'autre.

« Aucune variation dans les salaires du travail ne peut causer quelque variation que ce soit dans la valeur relative de ces marchandises ; car si l'on suppose qu'ils augmentent, de plus grandes quantités de travail ne seront pas pour autant requises dans l'une ou l'autre des activités mais on devra les payer à un prix supérieur... Les salaires peuvent augmenter de 20% et les profits tomber en conséquence plus ou moins, sans qu'il en résulte la moindre variation de la valeur relative de ces marchandises » (2).

Ceci étant, la complémentarité suppose que l'un des revenus soit déterminé ; le second étant résiduel ; Ricardo penche vers la détermination du salaire. Puisque c'est la valeur qui est à partager, Ricardo s'interroge sur la valeur du salaire qu'il identifie au salaire réel. Il écrit à ce propos.

« Les profits, on ne le répétera jamais assez, dépendent des salaires ; non des salaires nominaux mais des salaires réels non du nombre de livres qu'il faut payer au travailleur mais du nombre de journées de travail nécessaires à la production de ces livres » (3).

Aussi bien, Ricardo, le premier, met l'accent sur le rôle de la production des biens salaires dans la répartition du revenu national entre les capitalistes et les travailleurs.

(1) Ricardo : Works - Tome I - p. 46.

(2) Ricardo : Works - Tome I - p. 27.

(3) Ricardo : Works - Tome I p. 143. Ici les livres représentent les marchandises nécessaires à la subsistance de l'ouvrier.

Mais cette idée de la complémentarité entre les salaires et les profits n'est pas exempt d'ambiguïté. En effet, faute d'avoir levé l'hypothèque qui pesait sur la théorie de la valeur de Smith, Ricardo peut tout au plus *suggérer* que les salaires et les profits sont des revenus complémentaires, éléments d'un ensemble déterminé en dehors d'eux.

Ne peut-on pas en effet lui répondre : si les salaires sont le prix du travail et si le travail est le fondement de la valeur, les profits ne peuvent être que nuls ; ou naître dans l'échange. En d'autres termes, Ricardo a bien compris que les travailleurs produisaient au delà de la masse de biens nécessaires à leur subsistance (1). Par ailleurs la théorie de la valeur lui impose l'idée de la complémentarité entre les salaires et les profits. Mais la jonction entre les deux est difficile à faire : comment concilier la conception d'une production nette de richesses et l'idée d'un profit prélevement sur la valeur créée par le travail ? Quelles lois gouvernent la consommation de biens nécessaires ? Le manque d'élaboration de la théorie de la valeur marque ses effets à ce niveau. La production du concept de force de travail par Marx lui permet d'opérer cette unification.

B. — *L'analyse de la valeur de la force de travail et la production de la plus value.*

Pour Marx, l'analyse de la répartition du revenu national est menée dans le livre III du capital, si on entend par répartition du revenu national les parts des salaires, des profits, des rentes et des intérêts. Mais ces trois derniers éléments ne sont que des formes de la part qui est prélevée sur la valeur créée par le travail, la plus value. Aussi bien est-ce à celle-ci qu'il faut d'abord s'intéresser.

Comme nous l'avons dit, il y a chez Marx une élaboration simultanée des concepts de valeur, de valeur de la force de travail et de plus value.

L'auteur présente alors la complémentarité entre salaires et plus-value de la manière suivante.

Puisque les échanges se conforment *en moyenne* (2) aux valeurs absolues prédéterminées, le sous-circuit des échanges ne peut voir naître la plus-value. Il ne peut naître que des profits transactionnels qui ne sont que répartition de la plus-value (lorsque l'offre et la demande d'un bien divergent sur un marché). On ne saurait rendre compte de cette manière de la plus value totale de la société.

La plus value naît de la production de la valeur ; elle est dérivée de deux échanges, de la différence entre deux équivalences, dont aucune, contrairement à la conception de Ricardo, ne contredit la loi de la valeur.

(1) Ainsi écrit-il « Les richesses ne viennent que de la production qui surpasse la consommation ». Works. Tome IV p. 129.

(2) Cette précision est importante. Elle renvoie au niveau des différentes branches à la notion de prix de production. Celle-ci à son tour ne peut naître qu'en vertu de la distinction entre prix et valeur, conséquence de la qualification du travail abstrait.

— les salaires valent la force de travail dépensée, ni plus ni moins.

— les produits se vendent selon leur valeur totale déterminée par le travail.

La confrontation de ces deux équivalences (salaires = force de travail ; prix marchands = travail) fait dégager la plus value.

Le travail est à l'origine de la valeur de tout le produit et dans ce produit on trouve une marchandise particulière, la force de travail dont la valeur est elle même fixée par le temps de travail nécessaire à sa production. Puisque la force de travail est un produit, comme le blé ou le fer, il est certain que les salaires sont payés par prélèvement sur une valeur déjà donnée. Quel que soit leur niveau, les salaires n'ajoutent rien au revenu national ; ils mordent sur une valeur entièrement déterminée par d'autres voies, par le travail. Plus encore que Ricardo, Marx s'oppose à la théorie du « coût de production » d'Adam Smith qui aurait voulu faire du salaire une composante du revenu national et de la valeur de la production, plutôt qu'une partie déduite d'une valeur déjà créée.

« C'est alors, écrit Marx, qu'on aboutit à ce beau cercle vicieux : la valeur des marchandises résulte de la somme des valeurs du salaire, du profit et de la rente et la valeur du salaire, du profit et de la rente est à son tour déterminée par la valeur des marchandises, etc.. » (1).

Le fait que la force de travail soit une marchandise comme toute autre impose la détermination de sa valeur par le coût de production en travail. Mais ceci n'exprime pas chez l'auteur une conception purement déterministe de la répartition du revenu national. Au contraire, Marx propose l'idée que cette partie de la valeur qui revient aux travailleurs est la valeur des produits qu'ils estiment nécessaires socialement à leur existence. Aussi, à sa qualité propre de créer de la valeur, la marchandise force de travail fait correspondre une exigence propre : elle détermine les modalités de sa reproduction. Le rejet de la théorie classique du minimum de subsistance est cohérent.

A ce niveau de l'exposé, il est possible de voir que les conclusions atteintes par Ricardo et Marx peuvent contribuer à poser le problème de l'inflation. La théorie smithienne du coût de production portait en germe la théorie de l'inflation par les coûts. L'augmentation des salaires est responsable du haut prix des marchandises (2).

La critique par Ricardo et Marx de la théorie du « coût de production » renie l'analyse de l'inflation par les coûts. En effet la complémentarité entre les salaires et les profits, les salaires et la plus-value, en conséquence de la valeur-travail, laisse la possibilité de la croissance d'une catégorie de revenus au détriment de l'autre, d'un nouveau partage de la valeur. L'inflation ne peut en aucun cas être liée à l'évolution d'une catégorie unique de revenus, à moins que cette

(1) K. Marx « Le capital », livre III, Tome VIII, p. 223. Editions sociales.

(2) Dans le Traité sur la Monnaie, Keynes, lui même apporte son soutien à cette thèse.

évolution soit purement monétaire et non réelle (1). Mais l'inflation n'est-elle pas d'abord un problème monétaire. Nous arrivons à la deuxième conséquence, dans le domaine de la théorie monétaire de la théorie de la valeur-travail.

Section II : Les théories monétaires Ricardienne et Marxiste.

Il n'est pas dans notre propos d'exposer les théories monétaires de Ricardo et de Marx mais simplement de cerner les conséquences sur leurs réflexions à propos de la monnaie de leurs conceptions respectives de la valeur travail.

Tout ouvrage sur la monnaie commence pas en énumérer les fonctions : étalon des prix, moyen de circulation, mesure de valeur. Mais tout monétariste sait que la monnaie pose deux problèmes : pourquoi a-t-elle pouvoir d'achat sur les biens ? Quelle quantité de monnaie est nécessaire à une économie ?

A ces deux questions il serait vain de chercher une réponse chez A. Smith ; cet auteur parle de la monnaie avant de parler des marchandises dès le Chapitre IV de son ouvrage. Pour lui la monnaie est simplement un « instrument » permettant d'éviter les « fréquents embarras » que l'on rencontre dans le troc. Aussi met-il l'action sur les fonctions de la monnaie avant d'en connaître la nature. Ses réflexions ultérieures sur la valeur de l'or et de l'argent sont à l'image de ses ambiguïtés, déjà repérées, à propos de la valeur.

Dans l'œuvre de Ricardo, puis de Karl Marx, la réponse aux deux questions ci-dessus est donnée dans les termes suivants :

— la monnaie a pouvoir d'achat sur les biens parce qu'elle est le produit du travail (Ricardo), une forme développée de la valeur (K. Marx).

— La quantité de monnaie nécessaire à une économie dépend de la masse des valeurs à véhiculer.

Ici aussi, les réflexions de Ricardo et de Marx portent empreinte de leurs conceptions respectives sur la valeur.

A. — *Le problème chez Ricardo :*

1. Homogénéité et commensurabilité.

La théorie monétaire de Ricardo naît à propos de la célèbre « Bullion Controversy ». Le haut prix de l'or et des marchandises

(1) Toutes les discussions contemporaines sur la théorie de l'inflation par les coûts ou par les prix administrés en sont venues à cette constatation : on ne peut accuser une catégorie sociale d'être responsable de l'inflation que si on admet la constance de la répartition du revenu national. Voir sur ce point l'ouvrage de Jacques Valier : « L'inflation rampante dans les pays de capitalisme évolué ». Editions Cujas 1968.

posait la question de la responsabilité de la Banque d'Angleterre dans cet état de choses ; de la norme d'émission des billets et enfin du rapport entre la quantité de ces derniers et l'économie réelle. Chez Ricardo, nous l'avons vu, les prix réels désignent indifféremment le rapport des biens marchands à la valeur absolue, ou le rapport de ces correspondances entre elles, ce dernier étant privilégié dans l'analyse

Dès lors que les valeurs sont fixées dans l'absolu, par référence à une non-marchandise, les prix monétaires ne peuvent que respecter les prix réels. C'est là la signification de la neutralité de la monnaie. Raisonçons sur la monnaie métallique.

Pourquoi a-t-elle pouvoir d'achat sur les biens ? Chez Ricardo le pouvoir monétaire est objectif car la valeur unitaire de la monnaie est définie comme celle de toute autre marchandise par rapport au travail nécessaire à sa production. L'homogénéité associe la monnaie aux biens réels comme d'ensemble à ensemble. Ricardo ne s'arrête pas au clivage de surface. Il aperçoit l'unité de la monnaie et des marchandises comme produits du travail. La valeur travail est l'origine de la valeur des 2 ensembles : produit/monnaie ; cette homogénéité est commensurabilité ; la monnaie perd son originalité, son hétérogénéité, dès qu'elle est définie par rapport à la même valeur absolue. Dès lors, la monnaie chez Ricardo est un bien particulier, d'abord une marchandise en elle-même. De ce fait, ni l'or, ni l'argent ne sauraient être des étalons.

« A proprement parler, écrit Ricardo, ni l'or, ni l'argent, ni aucun instrument de mesure, ne saurait être permanent » (1).

L'or est un produit d'extraction à coût positif que l'on distrait de sa fin primitive pour l'affecter au service des biens. Son imperfection même l'unit à ceux-ci. Attachée au métal industriel, la même valeur définit le métal monétaire. Au lieu d'être consommée, la même valeur circule, inchangée. Cette circulation permet d'accéder à l'explication de la nature véritable du billet chez Ricardo. Puisque le métal échappe à la consommation pour rester dans la circulation, il est inutile de le déplacer effectivement. Il suffit de le représenter par des papiers.

Cette représentation entraîne la possibilité de la convertibilité ou de l'inconvertibilité : chaque unité-papier représentative est appuyée sur une unité d'équivalent métal. On peut aussi penser que le papier part remplir son office sans s'appuyer sur une réserve légale ; la représentation d'une réserve est inutile ; il suffit que la monnaie soit définie par rapport à l'or.

Les billets de banque sont donc monnaie au sens plein, l'identification est réelle qu'il y ait convertibilité ou inconvertibilité.

Dans ce dernier cas la simple définition légale suffit. Mais d'autres problèmes surgissent liés à la norme d'émission des billets.

(1) Ricardo *The high price of bullion Works* tome III, p. 65 note de M. Sraffa.

2 Le quantitativisme et la détermination de l'équilibre monétaire.

Chez Ricardo, le produit a une certaine valeur : celle qui lui est donnée par le travail nécessaire à sa production. Quelle quantité de monnaie est nécessaire pour assurer la circulation des biens ? Face à une valeur donnée de la production, on peut envisager plusieurs cas. Chacun d'entre eux exprime le quantitativisme ricardien.

— Dans le cas de la convertibilité des billets, il n'y a aucune différence entre la monnaie métallique et la monnaie fiduciaire. Dans la mesure où toute la monnaie est en circulation, et c'est le cas pour Ricardo, tout accroissement dans la quantité de monnaie se traduit par une dépréciation de sa valeur unitaire. En effet, des moyens de circulation plus importants se disputent une valeur globale supposée constante ; par division, l'unité monétaire, pourtant légalement définie perd une partie de sa valeur : l'or monnaie se déprécie par rapport à l'or-marchandise.

Tandis que l'or-marchandise continue à valoir le travail nécessaire à sa production, l'or-monnaie ne vaut que la quantité de travail qu'il sert à véhiculer.

— Dans le cas de l'inconvertibilité, le risque de l'inflation ou de la perte de la valeur par l'unité est encore plus grand. La monnaie de papier non convertible risque de se multiplier dans un cadre valeur fixe. Alors que la convertibilité fixait une limite à la dépréciation, l'inconvertibilité ouvre la voie à tous les excès.

Ainsi, contrairement à ce qui est souvent dit, Ricardo conçoit la possibilité de la perte de valeur de la monnaie liée à sa quantité aussi bien dans l'hypothèse de convertibilité que d'inconvertibilité.

On peut voir que ce quantitativisme n'est possible que dans la mesure où l'auteur ne conçoit pas la fonction de thésaurisation de la monnaie.

En effet, la thésaurisation d'une quantité de monnaie peut s'opposer au contraire à la perte de sa valeur unitaire ; seule la quantité de monnaie nécessaire à la circulation d'une certaine valeur de la production est mise sur le marché. Or, faute d'avoir entrevu cette possibilité, Ricardo en arrive même à négliger sa propre théorie de la valeur travail des biens ; un bien, l'unité monétaire convertible, ne baisse-t-il pas de valeur relativement aux autres marchandises à raison non pas de son coût en travail mais son abondance ? Ricardo n'a, semble-t-il pas, résolu le problème de la cohérence de son exposé. Il semble avoir élaboré une théorie quantitative de la monnaie par dessus et à côté de sa théorie de la valeur. Ricardo, malgré la puissance de sa pensée, ne semble pas avoir été disposé à abandonner une théorie fort élaborée chez Hume, Montesquieu (encore qu'elle soit totalement différente chez ces auteurs), et qui lui offrait l'avantage d'un outil maniable permettant de prendre position très rapidement dans les débats de politique monétaire de son époque.

On peut aussi remettre en doute la relation à sens unique que décrit Ricardo entre les deux ensembles biens et monnaie : une baisse de la valeur globale de la production devrait, dans sa logique, entraîner une appréciation de l'unité monétaire : or ceci n'affecte en rien la valeur intrinsèque de la monnaie elle-même. Là sont les excès du quantitativisme c'est bien ainsi que l'entend Marx par exemple qui va en donnant une interprétation différente de la nature même de la monnaie, en exposant les fonctions de celle-ci, remettre en cause la théorie quantitative de la monnaie.

B — *L'exposé marxiste*

1. La nature de la monnaie.

Au niveau conceptuel, l'analyse de la monnaie est chez Marx simultanée à l'analyse même de la production pour le marché et des rapports de production capitalistes et de leur émergence. Marx nous fournit le cheminement suivant dans une approche logique et historique.

La monnaie est la forme la plus élaborée de la valeur, conçue comme travail abstrait. Comment apparaît-elle ? Marx développe dans le capital des réflexions sur la forme relative et la forme équivalent de la valeur qui aboutissent au bout d'un certain processus historique à l'exclusion d'une marchandise, en fait l'or ou l'argent, comme équivalent général. L'or devient la forme sociale d'existence de la valeur. Or, précisément, c'est de cette qualité qu'il tire la possibilité de s'échanger contre toutes les autres marchandises et non pas de ses qualités intrinsèques.

L'or « acquiert une nouvelle (et deuxième) valeur d'usage formelle qui a pour origine sa fonction sociale spécifique » (1) il donne corps à la valeur.

Si l'or et l'argent conviennent particulièrement bien comme monnaie, cela tient à l'analogie entre les propriétés intrinsèques que ces métaux et les fonctions de la monnaie. Ils sont de qualité uniforme, divisibles à volonté, durables. Marx écrit à leur propre :

« Bien que l'or et l'argent ne soient pas par nature monnaie, la monnaie est cependant par nature, or et argent » (2).

Dans le métal précieux, la valeur (et non la valeur d'échange) trouve son expression, la plus parfaite.

Cette définition de la nature de la monnaie permet à Marx d'énumérer les fonctions chez Ricardo, la monnaie n'est qu'un simple enregistrement des droits acquis en échange du travail fourni pour la production des différentes marchandises. L'auteur ne retient que la

(1) K. MARX : « le Capital » Livre I, tome I, p. 100.

(2) idem p. 99.

fonction de mesure de la valeur et sa fonction de circulation et avait pu imaginer, comme nous l'avons vu, que l'instrument de mesure de la valeur pouvait subir les avatars de l'instrument de circulation.

Marx s'oppose à ce point de vue. La monnaie a trois fonctions : instrument de mesure de la valeur, instrument de circulation donc étalon des prix et enfin instrument de thésaurisation.

2. Les fonctions de la monnaie.

— La monnaie, mesure de la valeur.

Ici, ce n'est pas la valeur d'échange de la monnaie contre un autre bien qui est en cause c'est au contraire la monnaie forme de la valeur. La monnaie peut mesurer les valeurs parce qu'elle donne corps à la valeur elle-même, elle est produit du travail abstrait. L'analyse de Marx diffère ici de celle de Ricardo par son insistance à particulariser la forme monnaie. On y trouve un traitement plus clair des rapports entre la valeur de la monnaie et la fixation de son prix par l'Etat : Marx distingue clairement la valeur de la monnaie et sa fonction générale de mesure des valeurs, et le prix de la monnaie et sa fonction d'étalon des prix. Les deux aspects ne se juxtaposent que dans la mesure d'une invariabilité de la valeur de la monnaie, ce qui est par définition impossible. On conçoit dès à présent que les prix monétaires des marchandises peuvent varier en fonction de la variation de la valeur de l'unité monétaire, non de sa quantité. Un Dinar ne représentant plus 10 heures de travail mais 6 heures de travail, il est normal que les prix des marchandises varient, en dehors même de la variation de la quantité de monnaie.

— La monnaie est moyen de circulation.

Marx écrit à ce propos, intégrant la monnaie dans les lois générales de l'échange « Il est évident que si l'or et l'argent possèdent une valeur propre, abstraite faite de toutes les autres lois de la circulation monétaire, il ne peut circuler qu'une quantité d'or comme équivalent d'une somme de valeur donnée de marchandises ». La quantité d'or qui doit effectivement circuler dépend des échanges effectifs de marchandises.

La seconde fonction de la monnaie est liée non à sa valeur mais à la quantité qui circule. Contrairement à Ricardo, Marx affirme que, comme instrument de circulation, la valeur de la monnaie est donnée par hypothèse ; mais sa quantité reste variable.

La différence entre le stock d'or et la quantité qui circule est absorbée par la thésaurisation. En aucun cas, les avatars de la monnaie en circulation ne mettent en cause sa fonction de mesure de valeur. Ceci, étant Marx s'interroge sur le statut du papier monnaie ; l'assimilation ricardienne du papier et de la monnaie métallique lui semble contestable. La distinction faite par Marx repose sur l'idée qu'il ne faut pas confondre les différentes fonctions de la monnaie.

En effet dans un premier stade, le papier monnaie découle bien de l'or dont il hérite la valeur. Mais dans un second stade, il y a un processus de dématérialisation de toute la monnaie qui circule. Marx affirme alors que le billet ne saurait être qu'un signe circulatoire. Bien entendu, ce billet est commensurable aux biens réels par une

valeur mais cette valeur lui est donnée par l'Etat en toute liberté. Le papier est un instrument de circulation auquel on attribue un pouvoir d'achat objectif ; comme tel lui aussi peut être tenu en caisse. L'ensemble de ces réflexions conduit à l'antiquantitativisme.

3. L'antiquantitativisme de K. MARX.

Que la monnaie soit métallique ou fiduciaire, on ne peut en aucun cas, estime Marx, déduire de sa quantité la valeur de l'unité.

En effet dans le cas de la monnaie métallique, la fonction de thésaurisation assure l'évacuation de l'excédent monétaire par rapport aux valeurs à véhiculer. En sens inverse, en cas de hausse des valeurs la monnaie en réserve apparaît dans la circulation. L'antiquantitativisme repose sur l'expression de la fonction de thésaurisation. La relation entre les biens réels et la monnaie ne saurait être à sens unique. Ainsi une baisse de la valeur globale des marchandises a le même effet que l'afflux de monnaie : la thésaurisation assure la fonction de régulation.

De même dans le cas du billet, le pouvoir d'achat objectif qui lui est accordé le rend instrument de thésaurisation. Même dans ce cas, la théorie quantitative n'a pas de fondement dès lors que l'on ne rapproche plus automatiquement monnaie et biens réels mais monnaie et transactions. Il existe même dans ce cas, des opérations de thésaurisation qui nient le quantitativisme. Enfin, même pour le billet, on peut affirmer que les prix sont hauts ou bas non pas parce qu'il y a plus ou moins de monnaie mais qu'il a plus ou moins de monnaie parce que les prix sont hauts ou bas. La constatation qu'à l'équilibre, les prix sont proportionnels aux quantités de monnaie ne saurait faire admettre une relation de causalité à sens unique. Tel est le sens de l'antiquantitativisme de Marx. Il nous reste à voir maintenant le dernière conséquence de ce développement de la théorie de la valeur.

Section III : La théorie de la valeur travail donne naissance à la théorie de la production nette

Nous nous limiterons ici à l'exposé de Marx, ayant signalé par ailleurs les insuffisances évidentes, de la pensée de Ricardo à ce sujet (1). Chez Marx, l'idée de la production capitaliste en tant que production de la plus-value dérive de la valeur travail elle-même liée à une analyse de la valeur indépendamment de ses formes. Le travail fixe la valeur du produit. Mais ce travail n'existe réellement en tant qu'origine de la valeur que par la force de travail vivante, faculté de travail active dont l'usage est justement de créer de la valeur. Il convient alors de conserver cette force de travail, marchandise. C'est le processus de renouvellement de cette force de travail qui prend sur le produit en formation, les salaires. Une fois déduite la valeur de la force de travail, dont le niveau dépend des forces en présence, il reste une production de valeur nette. La production nette de valeur n'existe que parce que la force de travail se répare en utilisant moins de valeur que le travail n'en crée. Et ceci n'est pas pure coïncidence dans le concept même de capital chez Marx.

La production capitaliste est production nette de valeur. La valeur d'échange, forme de la valeur, doit croître, c'est-à-dire d'abord se conserver et aussi procurer une plus value.

Selon le schéma suivant :

$$\times \longrightarrow \times + \Delta \times$$

Cette masse \times de valeurs d'échange qui doit croître est le capital. L'argent, les machines, les ouvriers ne deviennent capital que parce qu'ils doivent être utilisés et dépensés à seule fin d'être augmentés. Ainsi le capital n'est pas une matière mais une intention ; n'est capital que ce qui tend à croître dans le processus de production, afin de procurer une valeur nette nécessaire à l'accumulation au delà de la reproduction de la valeur primitivement avancée. Ceci étant, le problème qui émerge est celui de l'analyse du capital que Marx appelle constant : machines, bâtiments etc. Quels sont les rapports de ce capital constant avec la production nette de valeur : ne peut-on pas dire qu'elle sert à rémunérer l'activité productive de ces machines bâtiments etc. Marx poursuit le raisonnement dans les termes suivants : la valeur de chaque marchandise et de toutes les marchandises se résoud en travail.

Mais l'évolution des conditions historiques de production a fait que le travail est divisé en deux parties bien distinctes : le travail qui s'applique directement à l'objet et le travail qui s'applique indirectement à l'objet.

Les valeurs d'usage qui entrent dans le processus de production se divisent en deux éléments : les moyens de production matériels et la force créatrice du travail.

Produits du travail qui en fixe la valeur, les moyens de production matériels ne sauraient créer de la valeur puisque leur usage n'est pas, en soi, mise en œuvre du principe producteur : aussi, dans la mesure

(1) Voir supra, la section I de la 2ème Partie.

de l'amortissement économique (semblable à l'amortissement de la force de travail) la valeur des machines se retrouve dans la valeur brute de l'année, d'où il faut la soustraire pour connaître la valeur nette, revenu national. La machine ne donne sa valeur aux produits que dans la mesure où elle la perd.

Ainsi, le travail crée une valeur nouvelle parce que sa force produit en surplus de son amortissement. Mais le travail rapporte aussi l'ancienne valeur contenue, cristallisée dans les moyens de production.

Nous pouvons écrire une nouvelle formule :

$$\times + Z \longrightarrow \times + Z + \Delta \times$$

Maintenant $\times + Z$ constitue le capital promis à l'accroissement de sa valeur dans l'acte de production. Z constitue la partie constante du capital et \times sa partie variable.

Marx appelle C : capital constant ; V = capital variable — d'où en remplaçant dans la formule.

$$C + V \longrightarrow C + V + \Delta V = \text{valeur de la production}$$

ΔV est production nette. Elle est capital en attente. Toute cette démarche de Marx fixe à la théorie de la production un caractère dynamique dans la mesure de la prise en compte d'une certaine temporalité. Il est nécessaire de l'opposer à l'analyse de Smith à propos du capital et du prix des marchandises.

Dans sa recherche sur le prix naturel, A. Smith met la valeur du capital utilisé dans la production des marchandises. Le prix naturel est défini comme somme des taux naturels des salaires, des produits et des rentes ; l'oubli par Smith de la valeur du capital comme composante du prix vient à propos ; sans lui, l'auteur tombait dans un cercle vicieux, la valeur de la marchandise devant s'expliquer par la valeur d'autres marchandises, celles qui composent les instruments de travail. Smith recourt alors à une régression à l'infini en résolvant la valeur utilisée des machines en salaires, profits et rentes.

Ce faisant, l'auteur identifie le produit brut et le revenu national composé de salaires, de profits et des rentes. Cette option s'oppose à l'idée de production nette, elle-même déjà née dans l'affirmation de la trinité des sources de production. Aussi bien, la théorie de la valeur travail entraîne des conséquences que la théorie du « coût de production » nie absolument : complémentarité des salaires et des autres revenus, statut de la monnaie, production nette.

Or cette théorie du « coût de production » est l'ancêtre de la théorie de l'équilibre général (1). Pour aborder les phénomènes de répartition de revenu national, de l'inflation, de la monnaie et du système des prix, l'adhésion à l'une ou l'autre des conceptions entraîne des effets immédiats. En exposant les conséquences de la théorie de la valeur travail, cette étude avait l'ambition de mettre à jour le champ des possibles.

A. BENACHENHOU.

(1) Une étude ultérieure viendra mettre au clair la filiation et les conséquences immédiates de l'option.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

- 1 — « FRANÇOIS QUESNAY et la physiocratie ». (Institut national d'Etudes démographiques). 1958.
- 2 — R. MEEK : « The economics of Physiocracy », Londres 1962.
- 3 — A. SMITH : « Recherches sur la nature et les causes de la richesse nations », Editions Costes, 1951.
- 4 — D. RICARDO : « The Works and correspondence of D. Ricardo » édité par P. Sraffa, Cambridge University press, 1962, 10 tomes. Le tome I contient « On the principles of political economy and taxation ».
- 5 — KARL MARX : « Le capital », Editions sociales, 8 tomes, 1950, 1960. — « Théories of surplus value ». Part I, Foreign Languages publishing house, Moscou.
- 6 — S. DE BRUNOFF : « La monnaie chez Marx, » Editions sociales 1967.
- 7 — M. DELPECH : KARL MARX : « La circulation monétaire et la théorie antiquantitative », thèse Paris 1955.